

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1848-1849 : L'exil en Angleterre](#)[Collection 1848 \(1er août -24 novembre\) : Le silence de l'exil](#)[Item](#)[Ketteringham Park, Jeudi 3 août 1848, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Ketteringham Park, Jeudi 3 août 1848, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Archives \(Guizot\)](#), [Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Exil](#), [France \(1848-1852, 2e République\)](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Relation François-Dorothée \(Politique\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1848-08-03

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 10

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Ketteringham Park. Jeudi 3 août 1848

Onze heures

Voilà votre lettre d'hier. Il y a du vrai dans votre premier reproche. Je crains trop les contradictions, les objections, les chagrins, du premier moment, ce qui m'empêche souvent de faire ou de dire ce qu'il faudrait pour éviter ceux du dernier moment. J'y veillerai pour m'en corriger quoique je sois vieux. C'est une faiblesse pleine d'inconvénients. Et quand les inconvénients arrivent, personne ne les sent plus vivement que moi. Juste mais triste punition de la faiblesse. Je n'accepte pas votre second reproche. Je traitais jusqu'ici l'affaire des papiers avec Génie par M. Palmerston. C'est pourquoi je ne lui avais pas écrit directement et spécialement quels étaient ceux que je tenais surtout à avoir ici. M. Palmerston n'ayant pas fait l'affaire, j'ai écrit à G. en lui donnant, à lui-même la résignation que j'avais donnée à M. P. G. avait fait remettre quelques papiers à P.. Mais ce ne sont pas ceux auxquels je tiens. Si vous étiez là, je vous expliquerais en détails. Mais soyez sûre que j'ai mis à cette affaire là tout le soin possible ! Soin difficile de si loin, et avec toutes les réserves qu'il faut garder.

On est bien craintif à Paris. On ne parle qu'à demi-mot. On ne remue qu'en hésitant. Pour tout ce qui se rapporte à certains moments et à certaines personnes. Mais j'en viendrai à bout. Et malgré, ma vive contrariété du retard, je ne puis avoir d'inquiétude réelle, et définitive. Ecrivez-moi, encore ici jusqu'à samedi après demain. Je n'en partirai probablement que lundi matin. Moyennant que j'abnéguerai le séjour en Ecosse. J'irai seul chez Lord Aberdeen, pendant que mes enfants seront à St Andreas, Melle Chabaud y restera avec eux jusqu'au moment du départ. Viendrez-vous maintenant chez Lord Aberdeen ? Ce serait bien joli, j'emploierai ainsi le temps des bains St. Andrews. Il serait bien long et pas bien amusant de vous dire pourquoi ce nouvel arrangement se rattache à deux jours si plus passés ici. Mais c'est le fait, et le bon fait si vous venez à Haddo.

Voilà le Roi de Sardaigne bien évidemment en retraite. Retraite heureuse pour lui, si elle le force à traiter avec les Autrichiens c'est-à-dire si elle force les Italiens à le laisser traiter avec les Autrichiens au prix de Venise. Je vois ce matin dans le Globe qu'il a demandé à Paris l'armée française et qu'on lui a répondu par le médiation française. Ce serait un peu votre politique. Cependant M. Bastide vient de promettre encore l'intervention, si l'Italie insiste. Et j'ai peur qu'elle insiste. Charles Albert ne me paraît guère, en état de dire non à Mozzini. Les honnêtes gens en France regarderont comme une victoire l'ordre du jour de l'Assemblée nationale sur le discours de M. Proudhon. Et en effet, s'en est une, à quelles victoires sont tombés les honnêtes gens ! Cavaignac et Bastide ont eu toute raison de se refuser à Mauguin. Adieu. Adieu. Je vous quitte pour aller à Norwich voir une belle cathédrale. Je fais comme si j'étais curieux et on m'en sait gré. Le temps est passable. J'ai marché hier deux heures dans la campagne. Connaissez-vous Lord et Lady Woodhurst ? Non pas les personnes mais le nom. Les personnes sont deux jeunes gens de bon air et d'assez d'esprit qui sont venus dîner hier. Adieu. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Ketteringham Park, Jeudi 3 août 1848, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1848-08-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2353>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 3 août 1848

HeureOnze heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionKetteringham (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 08/10/2021 Dernière modification le 18/01/2024

Nottingham Poth. Jeudi 3 decr 1845²⁰⁶²
Cher Henry,

Voilà votre lettre d'hier. Il y a
du vrai dans votre premier reproche. Je crains
trop les contradictions, les objections, les changements
des premiers moments ce qui m'empêche souvent
de faire ou de dire ce qu'il faudrait pour l'un
des deux derniers moments. Je veillerais pour mon
corrigé, quoique je sois vieux. C'est une faiblesse
pleine d'inconscience. Et quand les inconvénients
arrivent, perdons ne les sent plus vivement que
moi. J'ai ma triste punition de la faiblesse.

Je n'accepte pas votre second reproche. Je
tenais jusqu'à l'affaire des papiers avec S.
pas M. P. C'est pourquoi je ne lui avais
pas écrit directement et spécialement quel
étaient ceux que je tenais surtout à avoir. Si
M. P. n'ayant pas fait l'affaire, j'ai écrit à
S. en lui demandant d'être même la direction
que j'avais donnée à M. P. S. nous fait
renvoyer quelques papiers à P. mais ce ne sont
pas ceux auxquels je tiens. Si vous étiez
là je vous expliquerais en détail. Mais voyez

Sur qui j'ai mis à cette affaire la toute la somme
possible. C'est difficile de le faire, et avec toute
les réserves, qu'il faut garder. On ne peut
craindre à Paris. On ne parle qu'à demi-mot.
On ne remue qu'en hésitant. Sans tout
qui se rapporte à certains moments et à
certaines personnes. Mais j'en viendrai à bout.
Et malgré ma vieillesse, l'incertitude du retard,
je ne puis avoir d'inquiétude réelle et
définitive.

Écrivez moi encore ici jusqu'à samedi, après
demain. Je n'en partirai, probablement
que lundi matin. Moyennant quoi j'abandonnerai
la séjours en Russie. J'ai tout chez moi
à Bordeaux pendant que mes enfants seront à
St. Andrews. M^{lle} Chabaud y restera avec
eux jusqu'au moment du départ. Remettez
maintenant chez moi à Bordeaux. Ce serait
bien joli. L'employeur aime le bon des bons.
Et St. Andrews. Il serait bien long et par
venir à nous de vous dire pourquoi ce
nouvel arrangement se rattache à deux jours
de plus passer ici. Mais c'est le fait, et la
chose fait si vous venez à Paris.

Vraiment le
retraite. Retraite
force à tout
Si elle force le
les autres choses
matin sans le
l'homme franc
la méditation
politique. Les
promettre une
je n'ai pas q
ni pas et q
Les hommes
une victoire
nationale des
effort des et
les hommes, y
l'assignation
de refusé à
Adieu
Bordeaux. Vo
comme le je
de leur vie
venir dans la

Unité le Roi de Sardaigne bien évidemment en
avec toute retraite. Retraite honteuse pour lui si elle le
bien force à traiter avec les Autrichiens, c'est à dire
Si elle force les Italiens à le laisser traité avec
les Autrichiens, au prix de Venise. Je vois ce
matin dans le Globe qu'il a demandé à Paris
l'armée française et qu'on lui a répondu par
la médiation française. Ce serait un peu votre
politique. Cependant M^r Bastide vient de
promettre encore l'intervention. Si l'Italie insiste
je j'ai peur qu'elle insiste. Charles Albert ne
peut pas être en état de dire non à Mazzini.

Les hommes, jeus, en France regardent comme
une victoire l'ordre du jour de l'Assemblée
nationale sur le divorce de M^r Proudhon. Et en
effet c'est une à quelle victoire sont tombés
les hommes jeus !

Cassagnac et Bastide ont eu toute raison de
se refuser à Mazzini.

Adieu Adieu. Je vous quitte pour aller à
Norwich. Vois une belle cathédrale. Je fais
comme si j'étais curieux et on me fait gr^{ce}.
de tout ce possible. J'ai marché hier deux
heures dans la campagne. Commençons vous

lord et lady Woodhurst ? Non pas le personnel
moi le nom. de personnes sont deux jeune
gens de bon air et d'assez d'importance qui sont
venus d'ici hier. Adieu Adieu

du vrai d'un
trop le con
du premier
de faire un
long du d'ici
soudain, qu'on
pleine d'insu
amont, par
moi. D'ici

Je n'ai
tristesse j'en
pas m. P.
pas d'est d
doit être
m. P. d'ay
Si en lui
que j'avais
remettre qu
par moi
la je vais